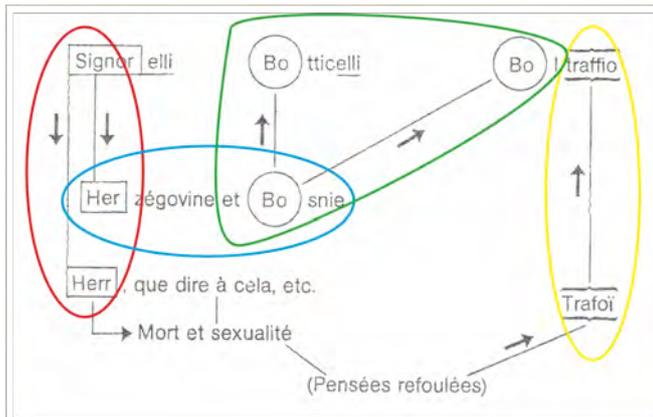


## Métaphore et métonymie, un samedi matin à Nantes

Gilles Chatenay<sup>1</sup>



Jacques-Alain Miller a intitulé les chapitres XVII et XVIII du *Séminaire* sur les psychoses<sup>2</sup> « Métaphore et de la métonymie I et II ». Lacan y fait de nombreuses références à l'étude sur les aphasies de Roman Jakobson, aussi j'ai choisi de lire ces séances avec l'article de celui-ci, « Deux aspects du langage et deux types d'aphasies »<sup>3</sup>.

### I – Du côté de la linguistique

Quelque chose a frappé Lacan, à la lecture des *Mémoires* de Schreber<sup>4</sup> : « même quand les phrases ont un sens, on n'y rencontre jamais rien qui ressemble à une métaphore », et il ajoute : « Mais qu'est-ce qu'une métaphore ? »<sup>5</sup> C'est la question que je me suis aussi posée, pour préparer cette intervention.

Dans un chapitre précédent, le chapitre XV, intitulé par Jacques-Alain Miller « Des signifiants primordiaux, et du manque d'un », Lacan avait avancé que « la psychose consiste en un trou, un manque au niveau du signifiant », même s'il disait ne pouvoir alors « dire tout de suite ce qu'est ce signifiant »<sup>6</sup>.

Et encore avant, dans le chapitre XIV, à propos de l'analyse par Hélène Deutsch du mécanisme *comme si* de compensation de l'Œdipe absent dans les schizophrénies, Lacan avait avancé que cet Œdipe aurait donné au sujet « la virilité sous la forme, non pas de l'image paternelle, mais du signifiant, du *nom-du-père*. »<sup>7</sup>

Pas de métaphore dans les *Mémoires* de Schreber, la psychose consiste en un trou au niveau du signifiant, et le sujet schizophrène d'Hélène Deutsch compense par l'image un signifiant qui lui manque, le nom-du-père : ce n'est guère anticiper sur les chapitres que je commente aujourd'hui que d'avancer que le signifiant du Nom-du-Père est d'ordre métaphorique.

Qu'est-ce donc que la métaphore ? Il faut préciser la notion, et la distinguer de cet autre pôle du langage qu'est la métonymie. Je dis « pôle », bien que Lacan parle dans ces pages à plusieurs reprises d'opposition. C'est un point important : métaphore et métonymie ne sont pas séparées, indépendantes : « la métonymie est au départ, et c'est elle qui rend possible la métaphore », dit Lacan. Et il ajoute que « la métaphore est d'un autre degré que la métonymie ».<sup>8</sup>

<sup>1</sup> Reprise d'une intervention prononcée dans le cadre de la Section Clinique de Nantes le 31 mars 2012. Ce jour-là, nous lisons les chapitres XVII, XVIII et XIX du *Séminaire III*. Je remercie Marie-Odile Nicolas pour sa relecture et ses suggestions. Ce texte est paru dans *Accès* n°4, bulletin de l'ACF-VLB, décembre 2012.

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller.

<sup>3</sup> Jakobson R., « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie » (1956), *Essais de linguistique générale, TI, Les fondations du langage*, Éditions de Minuit, 1963.

<sup>4</sup> Schreber, D. P., *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, Paris, 1975.

<sup>5</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 247.

<sup>6</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 227.

<sup>7</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 218.

<sup>8</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 259.

Un peu plus loin dans la même page, il nous dit ceci : « L'œuvre [de Freud] commence par le rêve, ses mécanismes de condensation et déplacements, de figuration, ils sont tous de l'ordre de l'*articulation* métonymique, et c'est sur ce fondement que la métaphore peut intervenir. » Je souligne ces termes d'*articulation* et de *fondement*, et vous propose d'écrire le lien entre métonymie et métaphore ainsi — la flèche verticale indiquant l'« autre degré » de la métaphore par rapport à la métonymie dont parlait Lacan :



Je me propose de répartir dans une table (celle-ci se trouve en dernière page de cet article) un certain nombre de termes, suivant qu'ils relèvent de la métonymie ou de la métaphore (ces termes, lorsqu'ils apparaissent dans mon texte, sont mis en italiques).

Le vers du poème « Booz endormi » de Victor Hugo, « Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse », permet, me semble-t-il, de préciser cette relation entre métaphore et articulation métonymique. « Gerbe » vient à la place de « Booz ». Dans « L'instance de la lettre », Lacan définit ainsi la métaphore : « Un mot pour un autre »<sup>9</sup> : un mot vient se *substituer* à un autre, un mot vient à *la place* d'un autre.

Ce qui pourrait s'écrire ainsi :

$$\frac{S}{S'}$$

« Gerbe » vient à la place de « Booz » : cela suppose que des places soient déjà définies. « C'est par le fait que la gerbe est le sujet de *avare* et *haineuse* qu'elle peut être identifiée à Booz dans son manque d'avarice et sa générosité. »<sup>10</sup> : « Gerbe » vient à la place du sujet de la phrase, c'est-à-dire que la place en question est, ici, définie par la grammaire, par la syntaxe : grammaire et syntaxe, mais pas seulement, ordonnent les combinaisons des signifiants entre eux, ce sont des *articulations* signifiantes, même lorsque ces articulations se réduisent à une simple mise en série, à une concaténation.

À « Un mot *pour* un autre » pourrait répondre « Un mot *puis* un autre ». « Hutte, Chaumière, cabane » est une métonymie : la métonymie est du côté des combinaisons. Je vous propose d'en écrire la combinatoire ainsi :  $S_1 \rightarrow S_2$  pour l'articulation, ou bien S, S', S"... pour la simple succession. En quelque sorte, la métonymie, la combinatoire se déploient « horizontalement », alors que la métaphore, la substitution opèrent, elles, « verticalement ». On peut y voir les deux axes saussuriens : *axe syntagmatique*, « horizontal », et *axe paradigmatique*, « vertical ».

À l'exemple de la gerbe de Booz pourrait répondre, du côté métonymie, les phrases interrompues de Schreber comme « *Maintenant, c'est le moment...* » : « [Le sujet] est mis dans le porte-à-faux, dans ce qui reste de vide après la partie grammaticale ou syntaxique de la phrase, faite de mots auxiliaires, articulatoires, conjonctifs ou adverbiaux [...] ». « La voix s'arrête pour forcer le sujet à proférer la signification dont il s'agit dans la phrase. » : c'est-à-dire que la syntaxe, la combinaison, l'articulation vient « avant », et que la signification vient secondairement compléter la phrase : « *Maintenant, c'est le moment... qu'il soit maté !* »<sup>11</sup>

Dans la métaphore, la gerbe, dit Lacan, est identifiée à Booz : la métaphore est une *identification*. C'est une opération qui établit une *similarité*, une similarité *qui n'était pas là avant* : « Rien qui soit dans l'usage du dictionnaire ne peut un instant nous suggérer qu'une gerbe puisse être avare, et encore moins haineuse. »<sup>12</sup>

<sup>9</sup> Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 507.

<sup>10</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *op.cit.*, p. 248.

<sup>11</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *op.cit.*, p. 245.

<sup>12</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *op.cit.*, p. 248.

La métaphore suggère une similarité qui n'était pas là avant, et plus : « toute espèce de connexion préétablie, je dirais lexicale, se trouve *dénouée* ».

Quelle est cette « *connexion préétablie* » dans la métonymie ? Dans « L'instance de la lettre », Lacan donne l'exemple traditionnel dans la rhétorique de la métonymie : « Trente voiles pour trente navires »<sup>13</sup>. En termes techniques, c'est une synecdoque : la partie pour le tout, la cause pour l'effet, le contenant pour le contenu (boire un verre), l'artiste pour l'œuvre (le Louvre a cédé un Picasso), la ville pour le gouvernement (Moscou soutient Damas), etc. Les termes, dans la synecdoque, sont connectés, dirais-je, logiquement. Mais plus largement, la métonymie décline les termes selon leur *contiguïté*, que cette contiguïté réside dans le code – le lexique, mais aussi la batterie des phonèmes d'une langue par exemple –, dans la phrase elle-même ; dans le *contexte* – que ce contexte soit l'ensemble du discours qui est tenu, ou celui, « extérieur », dans lequel ce discours intervient. Par exemple les termes se font suite, l'un après l'autre : ils sont dans le *voisinage* l'un de l'autre, que ce voisinage soit phonématique : cochon-cocon (c'est un exemple donné par Jakobson<sup>14</sup>) ; sémantique : hutte, mesure, cabane (*idem*) ; logique : la synecdoque ; contextuel : les voiles ont pour contexte un navire ; etc. Lacan, à partir de l'exemple jakobsonien<sup>15</sup> hutte-mesure-cabane, ajoute des métonymies par voisinages : « Hutte — brûlez-la », « saleté », « pauvreté »<sup>16</sup>. Mais il ajoute que « terrier », par contre, est métaphorique par rapport à la série – pourquoi ?

Une hutte et le fait de la brûler, une mesure, une cabane, la saleté, la pauvreté sont affaires humaines. Il me semble que c'est par rapport à cette « humanité » que le lien métonymique, le voisinage est rompu lorsque l'on passe de la hutte au terrier : on passe de la condition humaine à l'animal.

Dans la métaphore, les termes substitués ne sont pas dans le même voisinage, la métaphore ne procède pas de proche en proche, il y a un *écart, un saut*.

J'ai employé le terme de « voisinage ». C'est un emprunt à un texte de Nathalie Charraud, « La topologie des signifiants », qui fait le deuxième chapitre de son livre *Lacan et les mathématiques*<sup>17</sup>, où la question est abordée en termes de topologie des voisinages.

Je ne vais pas ici me lancer dans une topologie de la métaphore et de la métonymie, bien que je conseille vivement la lecture de Nathalie Charraud – son abord en termes de voisinages m'a éclairé sur cette question de la métaphore et de la métonymie, qui m'était restée jusqu'alors passablement embrouillée. Mais le terme de « voisinage », même pris au sens le plus commun, et que l'on peut rapprocher de celui de « contiguïté », a ceci d'intéressant qu'il n'implique pas nécessairement le sens, la signification, la sémantique. J'ai parlé des phonèmes, de la syntaxe, de la logique et du contexte. Ni les uns ni les autres ne reposent sur la sémantique, ni ne l'impliquent – au contraire, dirais-je en déclinant une phrase de Lacan que j'ai citée au début, c'est sur le fondement de l'articulation, de la contiguïté, du voisinage et de leur dénouage que les effets de sens peuvent survenir : le signifié est un effet, pas une cause, c'est le signifiant qui domine. « [...] tout vrai signifiant est, en tant que tel, un signifiant qui ne signifie rien ».<sup>18</sup> C'est ce que dit la « pensée principale » qui manque à une phrase interrompue, hallucinée par Schreber : « *Nous, les rayons, nous manquons de pensée* » – c'est-à-dire nous manquons « de ce qui signifie quelque chose »<sup>19</sup>, traduit Lacan.

Et c'est fondamentalement la logique du signifiant qui, au-delà de la clinique des psychoses, nous intéresse – et intéresse Lacan.

Prenons un exemple freudien, celui de l'oubli du nom Signorelli<sup>20</sup> dont parle Lacan dans sa conférence « Freud dans le siècle »<sup>21</sup> – nous ne sommes pas dans la clinique des psychoses.

Freud raconte :

<sup>13</sup> Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *op. cit.*, p. 505.

<sup>14</sup> Jakobson R., *op. cit.*, p. 46.

<sup>15</sup> Jakobson R., *op. cit.*, p. 62.

<sup>16</sup> Lacan J. *Le Séminaire*, livre III, *op. cit.*, p. 250.

<sup>17</sup> Charraud N., *Lacan et les mathématiques*, ed. Economica, collection Poche Psychanalyse, 1997, en cours de réédition.

<sup>18</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 210.

<sup>19</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 246.

<sup>20</sup> Freud S., « L'oubli de noms propres », *La psychopathologie de la vie quotidienne*, nrf-Gallimard, Paris, 1997, pp. 35-44.

<sup>21</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 271.

« Je faisais une excursion en voiture avec un étranger, [vers la Bosnie-Herzégovine] ; nous en vîmes à parler des voyages en Italie, et je demandai à mon compagnon de voyage s'il avait déjà été à Orvieto et s'il y était allé voir les célèbres fresques [du Jugement dernier] de ... », et le nom du peintre, qu'il connaissait pourtant bien, lui échappe. « Au lieu du nom que je cherchais – *Signorelli* – deux autres noms de peintres s'imposèrent à moi – *Botticelli* et *Boltraffio* – que mon jugement écarta aussitôt et résolument comme inexacts. »

Botticelli et Boltraffio viennent à la place de Signorelli, il y a *substitution*, métaphore :

Botticelli, Boltraffio  
Signorelli

L'oubli du nom est une des formations de l'inconscient, avec le rêve, le mot d'esprit, le lapsus, l'acte manqué et le symptôme. Sur leur versant de messages, ce sont des métaphores.

Je les dispose autrement, pour m'appuyer sur le schéma (voir plus loin) qui figure dans le texte de Freud – la barre indique que cela ne passe pas de Botticelli et de Boltraffio à Signorelli : il y a une coupure, une rupture du voisinage qu'aurait constitué par exemple le fait qu'ils sont tous peintres.

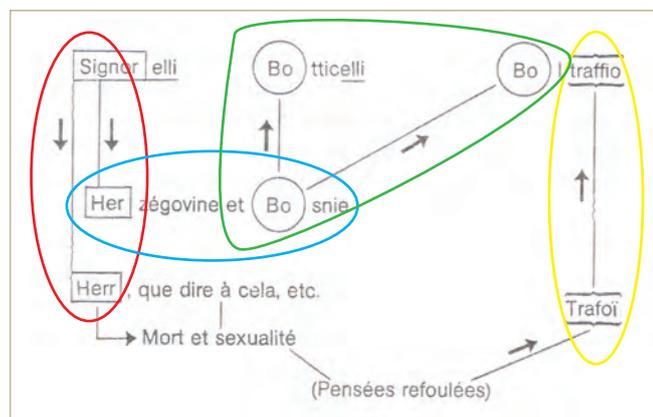
Signorelli | Botticelli, Boltraffio

Freud en dit ceci :

« L'oubli du nom ne s'explique qu'à partir du moment où je me souviens du thème immédiatement précédent dans cette conversation » : voici le *contexte*.

« Peu de temps avant que je demande à mon compagnon de voyage s'il avait déjà été à Orvieto, nous nous étions entretenus des mœurs des Turcs vivant en *Bosnie* et en *Herzégovine*. J'avais rencontré ce que j'avais entendu dire par un confrère qui exerce parmi ces gens, à savoir qu'ils ont l'habitude de se montrer pleins de confiance envers le médecin et pleins de soumission envers le destin. Quant il faut leur annoncer qu'on ne peut plus rien pour le malade, alors ils répondent : "*Herr*, [Monsieur, *Signore* en Italien] que dire à cela ? Je sais que s'il pouvait être sauvé, tu l'aurais sauvé !" – [...] dans ces phrases apparaissent les mots et noms : *Bosnie*, *Herzégovine*, *Herr*, qu'il est possible d'intercaler dans une série associative entre *Signorelli* et *Botticelli* – *Boltraffio*. »

*Signorelli* est dans le voisinage de *Herr* (*Herr*, Monsieur, Seigneur, a les mêmes significations que le *Signore* italien) et de *Herzégovine*, qui eux ont un phonème en commun, mais pas dans celui de *Bosnie*. *Bosnie* est dans le voisinage de *Herzégovine*. *Bosnie*, *Botticelli* et *Boltraffio* sont dans un même voisinage, par le partage du « *Bo* ». Enfin *Boltraffio* et *Trafoï* sont dans un même voisinage phonématique. Ces voisinages, pour la quasi totalité d'entre eux, ne sont pas sémantiques. <sup>22</sup>



De proche en proche, de voisinage en voisinage, de métonymie en métonymie, de contiguïté en contiguïté, on passe de Signorelli à Botticelli et Boltraffio : métonymies. Mais le voisin du voisin de

<sup>22</sup> J'ai dessiné les voisinages sur le schéma de la page 40 de *La psychopathologie de la vie quotidienne*, *op.cit.*



Réécrivons ceci en trafiquant un peu la formule de la métaphore que Lacan donnera dans la « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »<sup>23</sup> :

$$\frac{\text{Signorelli} \longleftrightarrow \text{Herr}}{\text{Trafoï}} \cdot \frac{\text{Trafoï}}{\text{signifié au sujet}}$$

→ signification sexuelle, « Ça »

*Signorelli*, en tant que signifiant, ne signifie rien. Ce serait suivre une fausse piste que de chercher dans le thème des fresques d’Orvieto la raison de l’oubli. *Signorelli* et *Herr* disent sans la dire la signification sexuelle. « Comment peut-il se faire que le langage ait son maximum d’efficacité quand il arrive à dire quelque chose en disant autre chose ? »<sup>24</sup>, demande Lacan. « Il faut s’apercevoir que sans la structuration du signifiant, aucun transfert de sens ne serait possible », répond-il dans la même page, et plus loin « Le transfert du signifié [...] n’est possible qu’en raison de la structure du signifiant. »<sup>25</sup>

Et encore : à propos du rêve d’Anna Freud « *Anna Freud, grosses fraises, framboises, flans, bouillies* »<sup>26</sup>, Lacan nous dit ceci — je l’ai déjà cité en partie — : « [...] la phrase commence par quoi ? Par le nom de la personne, *Anna Freud*. C’est une enfant de dix-neuf mois, et nous sommes sur le plan de la nomination, de l’équivalence, de la coordination nominale, de l’articulation signifiante comme telle. [...] C’est le cœur de la pensée freudienne. L’œuvre commence par le rêve, ses mécanismes de condensation et de déplacements, de figuration, ils sont tous de l’ordre de l’articulation métonymique, et c’est sur ce fond que la métaphore peut intervenir. »<sup>27</sup>

C’est une affaire de signifiants. La sémantique, le signifié, le sens peut intervenir, mais les substitutions métaphoriques et mises en voisinages, mises en contiguïté métonymiques sont bien plus souvent phonématiques, syntaxiques, logiques ou contextuelles que sémantiques, c’est-à-dire qu’elles ne reposent pas sur le sens, le signifié.

Le signifié est bien plutôt l’effet de ces opérations, il ne préexiste pas au signifiant, ce en quoi Lacan s’oppose à de Saussure. « L’articulation formelle du signifiant est dominante par rapport au transfert du signifié. »<sup>28</sup> En témoigne *Un mot pour un autre*, de Jean Tardieu<sup>29</sup>: « *Chère, très chère, depuis combien de galets n’avais-je pas eu le mitron de vous sucrer !* »<sup>30</sup> Même sous une forme paradoxale, le sens se maintient. C’est-à-dire que l’articulation, la syntaxe sont plus fondamentaux que les mots, *y compris pour la sémantique*. La syntaxe, et le contexte, c’est-à-dire le discours : chez Tardieu, nous savons qu’une dame reçoit son invitée. Et dire syntaxe, c’est plus largement dire position. « *Pierre bat Paul* n’est pas l’équivalent de *Paul bat Pierre* »<sup>31</sup> : le lien positionnel est fondamental.

Mais intéressons-nous aussi aux substitutions. « Galets » vient à la place de quoi ? — sans doute de « jours », de « semaines » etc., disons de « temps ». « Galets » est un mot du français, comme « jours », « semaines », « temps » etc. « Galets » a été *sélectionné* dans le même code que « temps », etc., et c’est parce que nous partageons ce code avec Tardieu que nous pouvons entendre « temps », qui est *absent* du message, à la place de « galets », qui est *présent* dans le contexte ou le message — Saussure dit que la métonymie est *in praesentia* et la métaphore *in absentia*.

<sup>23</sup> Lacan J., « D’une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits, op.cit.*, p. 557. Voir aussi « L’instance de la lettre dans l’inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *ibid.*, p. 515, et « La métaphore du sujet » (1961), *ibid.*, p. 890.

<sup>24</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *op. cit.*, p. 255.

<sup>25</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 258.

<sup>26</sup> Freud S., *L’interprétation du rêve*, Seuil, Paris, 2010, traduction de J.-P. Lefebvre, p. 169.

<sup>27</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 259. C’est moi qui souligne.

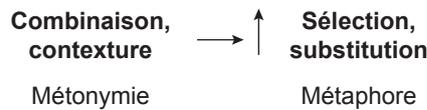
<sup>28</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 261.

<sup>29</sup> Tardieu J., « Un mot pour un autre » (1951), *Théâtre de chambre, nouvelle édition*, Collection blanche Gallimard, 1966.

<sup>30</sup> Cité par Lacan, *op.cit.*, p. 257-258.

<sup>31</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 256.

Il s'agit de la structure même du langage, et Jakobson nous dit que « Tout signe linguistique implique deux modes d'arrangement »<sup>32</sup>, la combinaison d'une part et la sélection et la substitution d'autre part. Métaphore et métonymie ne sont que des occurrences particulières de ces deux opérations :



## II – L'économie pulsionnelle

Jusqu'à présent, j'ai traité les choses d'un point de vue en apparence purement linguistique. Mais en fait, déjà, la référence à la signification sexuelle et à ce qui est signifié au sujet, dans l'exemple freudien de l'oubli du nom Signorelli, n'étaient plus d'ordre linguistique, mais bien psychanalytique. Et j'ai parlé d'une *dynamique* de la métaphore *Herr* à la place de *Trafoï* — qu'est-ce qui alimente cette dynamique ?

Cela revient à poser la question de l'économie pulsionnelle. Lacan, après avoir paraphrasé Freud disant que « Le psychotique tient à son délire comme à quelque chose qui est lui-même. », ajoute ceci : « C'est avec cette vibration dans l'oreille que nous abordons à nouveau la question de la dernière fois, concernant la *fonction économique* que prend le rapport de langage dans la forme et dans l'évolution de la psychose. »<sup>33</sup>

Par ailleurs, à propos du transfert de signification, en tant qu'il ne peut se faire que sur fond d'articulation signifiante, Lacan dit ceci « C'est encore plus saisissable au niveau de *l'érotisation du langage*. »<sup>34</sup> L'exemple qui vient alors est celui de ce petit garçon qui, « à l'âge de deux ans et demi, attrapa sa mère qui se penchait pour lui dire adieu le soir, en l'appelant — *Ma grosse fille pleine de fesses et de muscles*. [...] Du fait que la mère est *Ma grosse fille pleine de fesses et de muscles*, l'enfant évoluera d'une certaine façon. Il est certain que c'est bien en fonction de ses précoces capacités métonymiques que, à tel moment, les fesses pourront devenir pour lui un équivalent maternel. »<sup>35</sup> La partie pour le tout : synecdoque, métonymie.

Il y a la « jouissance sexuelle », « Ça », indéterminée, et, dirais-je, indicible — lorsque l'on dit « Ça », c'est pour désigner quelque chose là où le mot manque. Disons qu'il y a la jouissance, avant même que l'on puisse la dire sexuelle. Mais ce que nous dit Lacan, c'est que sur cet indicible de la jouissance va s'opérer une métonymie, les fesses pour la mère, la partie pour le tout. Dès lors, la jouissance, découpée et condensée dans un objet de désir – les fesses –, entrera dans une économie proprement signifiante. Le désir – et son objet – pourra être dit par Lacan métonymique : comme le signifiant, de proche en proche il glisse.

## III - Le père comme métaphore

Reste cette question : pourquoi le père est-il du côté de la métaphore, et non de la métonymie ?

Premièrement, le père est d'une réalité que je dirai transcendante<sup>36</sup>, « puisqu'en somme rien dans la réalité vécue n'en indique à proprement parler la fonction, la présence, la dominance. »<sup>37</sup> Première coupure, avec le *contexte*, avec la « réalité vécue ».

Deuxièmement, la procréation : « La paternité comme la maternité ont une essence problématique. [...] Il y a tout de même une chose qui échappe à la trame symbolique, c'est la procréation dans sa racine essentielle — qu'un être naisse d'un autre. La procréation est, dans l'ordre du symbolique, *convertie* par l'ordre instauré de cette succession entre les êtres. Mais le fait de

<sup>32</sup> Jakobson R., *op.cit.*, p. 48.

<sup>33</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 245. Les italiques sont de moi.

<sup>34</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 259. Les italiques sont de moi.

<sup>35</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 260-261.

<sup>36</sup> « Le père est d'une réalité sacrée en elle-même, plus spirituelle qu'aucune autre, puisqu'en somme rien dans la réalité vécue [...] » : je choisis de dire « transcendante », terme que Lacan prononce plusieurs fois dans ce séminaire, en le prenant pour ma part dans un sens logique, plutôt que religieux : la transcendance n'appartient pas qu'à ce dernier domaine, et par exemple Lacan s'intéressera, dans « Télévision » notamment, aux nombres transcendants.

<sup>37</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 244.

leur individuation, rien ne l'explique dans le symbolique.» Et plus bas : « Il y a en effet quelque chose de radicalement inassimilable au signifiant. C'est tout simplement l'existence *singulière* du *sujet* » J'insiste sur *singulière*, et *sujet* : la procréation n'est pas la reproduction. « Pourquoi est-il là ? D'où sort-il ? Que fait-il là ? Pourquoi va-t-il disparaître ? Le signifiant est incapable de lui donner la réponse [...] ». <sup>38</sup> Deuxième coupure, par rapport à l'ordre symbolique. L'ordre symbolique, qu'est-ce que c'est, au niveau du langage ? Dire « ordre », c'est dire connexions, articulations. Or articulations et connexions signifiantes sont métonymiques.

Si une des questions que pose la fonction du père est bien celle de la *procréation*, et non celle de la *reproduction*, et si la question de la procréation fait valoir une coupure par rapport aux articulations signifiantes, alors le signifiant du Nom-du-Père ne peut venir que comme semblant de réponse à la *place* des signifiants qui manquent. Cela le loge donc dans le champ de la métaphore.

Table de la métonymie et de la métaphore		
<b>Métonymie</b>	→ ↑	<b>Métaphore</b>
Articulation, combinaison		Substitution
Un mot <i>puis</i> un autre		Un mot <i>pour</i> un autre
$S_1 \rightarrow S_2 ; S, S', S'' \dots$		$\frac{S}{S'}$
Axe syntagmatique →		Axe paradigmatique ↑
Connexion <i>préétablie</i>		<i>Établissement</i> d'une identification, d'une similarité
Contiguïté, contexture Voisinages, de proche en proche		Dénouage, coupure Écart, saut
<b>Combinaison, contexture</b>	→ ↑	<b>Sélection, substitution</b>
Métonymie <i>in praesentia</i>		Métaphore <i>in absentia</i>

<sup>38</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 201-202.